

C'est dans une banlieue ouvrière terne et enfumée que la municipalité de Clichy a attribué un petit terrain au dispensaire. On peut y voir un petit bout de ciel bleu sans cheminée ni pans de mur au premier plan. Une pelouse riante entoure le modeste cube de briques. Dans la salle d'attente, des ouvriers au visage souillé de suie et au bras cassé, des femmes en pantoufles aux pieds meurtris par les machines, attendent leur tour. Il est six heures du soir. De nouveaux patients, moins gravement malades, arrivent de l'usine : le dispensaire s'anime. L'infirmière, souriante, s'empresse de m'annoncer : elle est fière de son docteur, devenu un homme célèbre...

D'un pas lourd et traînant, un grand jeune homme mince vêtu d'une blouse blanche sort du petit cabinet de consultation. Il a un visage singulièrement beau et viril, de bons yeux bienveillants, une voix caressante. Mais pourquoi cette tristesse ? J'ai parlé avec lui une demi-heure, mais il fallait lui arracher les mots de la bouche. J'ai rarement interviewé des personnages célèbres aussi modestes. Il est confus d'être l'objet de la curiosité générale, d'être questionné et de devoir répondre. Il ne cherche pas non plus comme ces "écrivains renommés" à faire des bons mots à tout prix. Comme s'il avait constamment peur de se donner des airs prétentieux.

-Non, non, je vous le dis sincèrement -murmure-t-il en souriant - je ne peux rien trouver d'intéressant à dire pour votre interview...

-Le roman sur Semmelweis ? Oh il est loin déjà ! Ça fait plus de dix ans. Il est déjà loin, très loin de moi. Comment suis-je arrivé à faire une thèse ? A l'idée de faire une thèse de médecine justement sur lui ? Peut-être de la même façon que ces deux cent mille étudiants en médecine qui tous les jours sont confrontés à Semmelweis, parce qu'ils doivent nécessairement le rencontrer s'ils s'occupent d'obstétrique. Semmelweis était un grand médecin, comme il y en a eu très peu. Et sa vie était tragique : peu de médecins ont eu une vie aussi tragique. Son drame m'a intéressé. J'en ai fait un livre. Et bien sûr, j'ai été attaqué. Un imbécile très savant m'a pris à partie en disant que mes données étaient fausses. Mon critique a même pris la peine de me réfuter en français. Eh oui ! Le pauvre était lui-même incapable d'en faire autant, et il était fâché qu'un autre l'eût fait. D'ailleurs, il avait raison, il y avait des licences poétiques dans les données. Comme si vraiment c'était important...

Céline murmure tout cela d'une voix entrecoupée, avec un sourire timide, les yeux baissés. Comme quelqu'un qui parle d'une chose qui lui tient à coeur mais qui feint l'indifférence. Il dit un texte qui est en train de naître mais qu'il n'a pas ordonné logiquement.

-On en est à la traduction. Un jeune Hongrois est en train de le traduire pour une agence littéraire. Si ça plaît aux Hongrois, tant mieux. Qu'ils le lisent. De moi-même, je ne l'aurais pas publié. Certainement pas en France. Ici, il n'est pas sorti en librairie. C'est une thèse de médecine...

-Que fais-je d'autre ? J'écris. Pourquoi ? Je ne le sais pas moi-même. On écrit, on parle, on est médecin, on soigne les malades et au fond on ne sait pas expliquer pourquoi...

Une jeune ouvrière aux yeux noirs pétillants pousse la porte. Elle s'impatiente. Elle m'en veut de déranger si longtemps son docteur...

-Une minute, mon petit, lui dit Céline. Un peu de patience...

La fille sourit. Elle regarde le docteur avec enthousiasme, puis hoche la tête et sort.

-Vous aimez soigner les malades ?

-Qu'est-ce que j'en sais ? répond-il embarrassé, comme si je l'avais pris en flagrant délit de faiblesse illicite. Comme s'il avait honte d'être aimé de ses malades.

-Non franchement, mon ami, croyez-moi, ça ne vaut pas la peine de vous préoccuper de mes idées. Moi aussi, je suis comme tout le monde. Un couillon et un salopard, comme les autres, confus et tâtonnant. L'un écrit, l'autre soigne les malades. Quelle différence ? Est-ce qu'il les soigne vraiment ? Qu'est-ce que j'en sais ? Au fond, qu'est-ce qu'on en sait ? Il y en a qui font un beau système de leur ignorance, de leur confusion et de leur bêtise. Moi, je ne sais pas. Je ne peux pas être un brillant causeur. Pourquoi ? Ca non plus, je ne sais pas. Ce sont les instincts qui nous dominent. On n'en est pas responsable. Si l'on écrit, qu'on écrive. L'écriture se justifie elle-même. Pourquoi l'expliquer ?

Quand j'ai voulu prendre une photo de Céline, il a failli être grossier. Quelle lubie ! Prendre une photo de lui ! Est-ce que cela ne suffisait pas le jour du Goncourt ?

László Aigner /traduit par Judit Karafiáth /

Céline, Semmelweis et les Hongrois

Retraduire Céline en français : quelle entreprise absurde ! Même s'il ne s'agit que de quelques paroles, rendues plus ou moins fidèlement par un journaliste hongrois dans les pages d'un quotidien de Budapest. L'interview faite en 1933 par László Aigner, correspondant à Paris du Pesti Napló, vaut pourtant la peine d'être connue : Céline y est interrogé non sur son échec au Goncourt, mais à propos de sa thèse sur Semmelweis.

Cette thèse de médecine, soutenue en 1924, est de nos jours bien connue des céliniens. On y reconnaît le prélude à la production littéraire de Céline : prélude tant à ses romans qu'à ses pamphlets. En la personne du grand médecin hongrois qui avait découvert la cause de la fièvre puerpérale, Louis Destouches, le futur Céline, voyait le sauveur de l'humanité, le prophète méconnu et -sans aucun doute- un peu de lui-même. Ne s'était-il pas heurté, lui aussi, à l'hostilité, à la méchanceté et à la bêtise de son entourage ? Voilà le caractère autobiographique et prophétique qui relie la thèse aux futures oeuvres. En dehors de cet aspect thématique, concernant le style, Semmelweis annonce également l'écriture célinienne, pour ne mentionner que les fameux "trois points", si caractéristiques de son "métré émotif"... Pourquoi Semmelweis ? Quelles étaient les raisons qui

avaient poussé Louis Destouches à choisir la vie et l'oeuvre de ce médecin hongrois ?

Céline s'en expliquera une trentaine d'années plus tard, dans une interview enregistrée par Francine Bloch pour la Phonothèque Nationale : "... D'ailleurs ma thèse de doctorat en médecine était d'un genre littéraire, sans le vouloir. On m'avait dit : "il faut faire une thèse, il faut la faire vite." Ben, alors, j'avais choisi comme thèse, pour la faire vite, j'ai dit : "Oh, ben on m'a raconté une bonne histoire, très curieuse. On me l'avait racontée... parce que j'ai fait mes études à Rennes, je suis parisien, mais il s'est trouvé que j'ai fait mes études à Rennes, et j'avais un brave professeur d'obstétrique qui m'avait raconté l'histoire de Semmelweis, bon. Ah ben j'ai dit nom de Dieu tiens voilà une affaire que je vais raconter et puis ça va me faire une thèse, j'avais le droit. Alors, j'ai fait cette thèse, et, ben mon Dieu, elle a passé, et le bonhomme, c'était le professeur Brindeau, qui était musicien, et qui dit : "Ah ben il est fait pour écrire cet homme-là."¹

Pourtant, l'intérêt de Céline pour l'histoire de Semmelweis ne se trouve qu'en partie expliqué par le fait qu'on lui avait raconté cette "bonne histoire, très curieuse". On sait que dès son enfance il était fervent admirateur de Pasteur. Or, c'est justement l'oeuvre du savant français qui a finalement rendu justice à la découverte de Semmelweis, refusée par la plupart de ses contemporains. "Pasteur, avec une lumière plus puissante, devait éclairer, cinquante ans plus tard, la vérité microbienne, de façon irréfutable et totale",² écrit Céline à la fin de sa thèse, pour offrir une lueur d'espérance à ses lecteurs atterrés par la tragédie personnelle de Semmelweis.

Au journaliste hongrois, Céline expose, ne serait-ce que par politesse, une motivation plus riche. Le côté "bonne histoire" y figure également, dans une formulation plus saillante que dans l'interview de 1959 ("...Et sa vie était tragique ; peu de médecins ont eu une vie aussi tragique. Son drame m'a intéressé..."), mais le premier argument invoqué à l'appui de son choix est d'ordre professionnel. Il est arrivé à l'idée de faire une thèse sur Semmelweis "peut-être de la même façon que ces deux cent mille étudiants en médecine qui tous les jours sont confrontés à Semmelweis, parce qu'ils doivent nécessairement le rencontrer s'ils s'occupent d'obstétrique. Semmelweis était un grand médecin, comme il y en a eu très peu". On voit bien la fascination qu'exerçait le savant hongrois sur le futur médecin et écrivain français : une vingtaine d'années plus tard, dans une lettre à Albert Paraz, Céline affirmera encore son admiration pour Semmelweis en disant qu'il était son idéal.³

"D'ailleurs ma thèse de doctorat en médecine était, d'un genre littéraire, sans le vouloir" - dit Céline en 1959. Tel ne devait pas être son avis en 1933, si l'on excepte le mot "roman" prononcé juste au début du passage portant sur la thèse (-"Le roman de Semmelweis ?"). Faut-il le prendre dans le sens d'"histoire", ou était-ce seulement une formulation maladroite et arbitraire du journaliste ? Nous n'en savons rien. Quoi qu'il en soit, Céline dira plus tard que "c'est une thèse de médecine" pour expliquer pourquoi il n'a pas songé à sa publication; aucune mention donc de mérites littéraires. D'ailleurs, comme c'est très souvent le cas,

Céline ne dit pas (ou oublie ?) la vérité : contrairement à ce qu'il dit au journaliste, il a bien essayé de publier Semmelweis vers la fin des années vingt, mais Gallimard a refusé le manuscrit. La thèse sera publiée en 1936, à la suite de Mea Culpa.

Genre littéraire ou non, toujours est-il que dans cette même interview Céline invoque les "licences poétiques " dans ses données. Drôle de façon de s'excuser de fautes et erreurs commises dans une thèse de doctorat...

Il faut signaler en outre que les rectifications de "l'imbécile très savant " ne portaient pas sur la thèse, mais sur la version abrégée de celle-ci intitulée : "Les derniers jours de Semmelweis", parue dans la Presse Médicale un mois après la soutenance de thèse. Or, même si nous concédons des "licences poétiques " à une thèse de médecine, plus ou moins littéraire ⁴, elles nous paraissent tout à fait inadmissibles dans les pages d'une revue médicale sérieuse.

L'imbécile savant, qui a d'ailleurs exprimé la reconnaissance des Hongrois pour le "beau travail" de Monsieur Destouches, n'était autre que le biographe et éditeur hongrois de Semmelweis, le professeur Tiberius de Györy. Dans sa lettre adressée à la Presse Médicale ⁵, il se propose de rectifier "quelques petites erreurs de dates et de faits" (en réalité, des exagérations énormes : des séries mortuaires de 96 % au lieu de 16 et 31 % !) et des scènes "de pure imagination" (dans une crise de folie, Semmelweis se blesse pendant la dissection d'un cadavre etc.).

Mais le professeur Györy n'a lu qu'un extrait de la thèse. Qu'aurait-il dit à la lecture du texte intégral ? En fait, les falsifications, les omissions et les inventions, pour reprendre les termes d'Elisabeth Roudinesco ⁶, y pullulent. Loin de vouloir en dresser l'inventaire, citons-en quelques-unes. Contrairement à ce que Céline prétend, la maison natale de Semmelweis existe toujours. Semmelweis n'a pas pu participer à l'enthousiasme général de la Révolution hongroise (1848) : il n'est rentré que deux ans plus tard. Céline escamote sa famille pour faire de lui un héros solitaire : il lui enlève, en plus, la plupart de ses amis et protecteurs. Sous la plume de l'écrivain, Semmelweis devient un prophète paranoïaque, presque toujours en collision avec son entourage.

"D'ailleurs, il avait raison" - admet Céline avec une franchise désarmante, après avoir traité le bon professeur d'imbécile et de jaloux, car incapable de rédiger quoi que ce soit sur Semmelweis... Györy, biographe et éditeur de Semmelweis dont les ouvrages sont cités par Céline dans la bibliographie de sa thèse!

Il ne faut nullement chercher à excuser cette impertinence célinienne typique. L'expliquer : c'est facile. Passé quelques années, les faits - que d'ailleurs Céline ne respectait jamais trop - s'étaient déjà effacés. Il ne lui est resté de cette affaire dans la Presse Médicale que le souvenir pénible d'avoir été attaqué - à tort ou à raison, c'était pareil. Etre attaqué; toujours et par tout le monde : voilà l'obsession de Céline qui met en branle toutes sortes de mécanismes néfastes, issus d'une vision déformée de la réalité et menant à des résultats désastreux - les pamphlets. Cette manie de la persécution s'est doublée chez lui d'une mythomanie accentuée : Céline a toujours su (consciemment ou non) remanier

les événements de sa vie en faveur d'une interprétation qui lui paraissait avantageuse pour une raison ou une autre. Rien d'étonnant donc dans le fait qu'il ait oublié sa propre bibliographie. D'autant moins que très probablement, il n'avait jamais lu la plupart des écrits cités... Peut-être ne sommes-nous pas tellement loin de la vérité si, exceptionnellement cette fois-ci, nous croyons Céline quand il dit qu'on lui avait raconté l'histoire de Semmelweis et qu'il n'a fait que la raconter à son tour⁷. Semmelweis n'a jamais été traduit en hongrois (le jeune homme qui avait entrepris de le faire n'a pu, semble-t-il, mener à bien son travail), ce qui est vraiment dommage, vu l'intérêt hongrois du sujet. D'autant plus qu'il est accessible en traduction anglaise, allemande, portugaise, espagnole, italienne et japonaise.

En attendant la publication du Semmelweis hongrois, les lecteurs doivent se contenter de l'unique roman de Céline accessible en leur langue : Voyage au bout de la nuit. Cet ouvrage, par contre, en est à sa deuxième traduction⁸. A en juger par les échos de l'époque, son succès a été immédiat : une dizaine de critiques ou comptes rendus faits pas des personnalités aussi éminentes que François Fejtő, Andor Németh, Lajos Kassák ou Zoltán Szabó, lui ont été consacrés. Néanmoins, à part les manifestations d'une curiosité éphémère du grand public, dans les années trente, à l'égard de ce livre scandaleux et insolite, Céline n'a pas été très connu dans les milieux littéraires hongrois. Il passe quasiment pour un inconnu en Hongrie : même les mieux informés ne connaissent qu'un titre (Voyage au bout de la nuit) et quelques adjectifs qui lui sont liés, au choix : antisémite, nazi, fasciste, collaborateur.

Ce sont des idées reçues, mais qui sont loin, bien entendu, d'être dénuées de fondement. Mais quelles étaient les idées reçues de Céline concernant la Hongrie, les Hongrois ?

Au début de Semmelweis, Céline nous présente un tableau idyllique de la Hongrie - aussi idyllique d'ailleurs que l'image du "bon médecin de quartier", dévoué et timide, dans l'interview de László Aigner (ajoutons tout de suite, pour excuser la naïveté du journaliste, que c'était effectivement un des "moi" authentique de Destouches-Céline !)."En Hongrie, pays mélodieux, pays de théâtre, peuplé par une race plus démonstrative que la nôtre, la musique jaillit au grand air, sans effort" -tel est le cadre enchanteur de l'enfance du petit Philippe. "C'est de chansons et non d'école que le petit Semmelweis, le nôtre, était fervent. La tentation était grande et multiple. Il y avait à cette époque, surtout à l'heure du déjeuner, presque autant de chanteurs populaires à Buda que de porches dans la rue..."

Mais dans un autre ouvrage l'opinion de Céline est loin d'être aussi favorable aux Hongrois. Le journaliste a fait allusion à une pièce de théâtre de Céline qui fournit un prétexte à l'écrivain pour "s'empreser auprès de jolies danseuses". Et en effet, dans L'Eglise, seule oeuvre théâtrale écrite et publiée par Céline,⁹ le principal personnage féminin - inspiré d'Elizabeth Craig, compagne de Céline pendant des années - est une danseuse qui devra se produire sur scène. La visite de Céline dans les music-halls était donc tout à fait légitime...

Le troisième acte de cette pièce se déroule au siège de la Société des Nations à Genève - cette scène étant censée représenter la corruption et le cynisme des fonctionnaires et délégués de tous les pays. Aux séances des commissions, on fait des discours solennels pour la sauvegarde de la paix, mais au fond, les délégués ne s'intéressent qu'aux chèques qu'ils vont toucher. Il y en a qui viennent de pays de fantaisie ; la république Tchouco-Maco-Bromo-Crovène, la Batania ou la Roumélie - mais il y en a d'autres qui sont tout simplement des Scandinaves, des Hollandais - ou des Hongrois.

Dans la liste des personnages, nous trouvons "Le Colonel Cravach, militaire hongrois ; magyar, très fantaisie". Il est "vêtu en magyar de fantaisie, hongrois, du genre le plus guerrier, large sabre pendant en brinquebalant, éperons infinis". Céline lui accorde une place éminente parmi les loups de la société. Tout comme les autres délégués, il ne pense qu'à toucher ses frais de voyage et son indemnité mensuelle. Dans un monologue de deux pages (c'est le délégué qui parle le plus !) il expose à la secrétaire du "Directeur du Service des Compromis " ses problèmes de devises : il reçoit son indemnité dans sa monnaie nationale, mais il est également payé en francs suisses et il a besoin de francs français pour sa petite amie à Paris, et une certaine somme pour son fils à Naples. "Faut-il garder des francs suisses qui monteront peut-être au change ? ... On dit beaucoup de bien de la livre, mais ça n'est pas le dollar...". Telles sont ses préoccupations et il les partage avec ses confrères.

Il semble bien que l'habit de gala hongrois de l'époque - tout anachronique qu'il était - ait donné le branle à la verve satirique de Céline qui n'a pas épargné le bon colonel ni les autres délégués. Pourtant, derrière cette représentation très ironique nous sentons la réalité : ce personnage est, hélas, tout à fait plausible...

Oublions donc le colonel Cravach et retournons à notre "héros parfait ", Semmelweis. Réjouissons-nous d'avoir un compatriote devenu héros littéraire sous la plume d'un grand écrivain français.

Notes:

1. Interview avec Francine Bloch (1959). Cahiers Céline 7. Céline et l'actualité 1933-1961. Textes réunis et présentés par J.-P. Dauphin et Pascal Fouché. Gallimard, Paris, 1986. 427-428.

2. Semmelweis. Gallimard, Paris, 1952. 131-132.

3. Cahiers Céline 6. Lettres à Albert Paraz 1947-1957. Edition établie et annotée par Jean-Paul Louis. Gallimard, Paris, 1980. 136.

4. Ce genre de thèse, contrairement à ce qu'on aurait tendance à penser, n'était pas trop insolite à l'époque, ni depuis -pour ne mentionner que la thèse de Victor Ségalen *Les névroses dans la littérature contemporaine*, 1902, ou une autre thèse sur Semmelweis (André Sobel : *Semmelweis*, sa

vie tragique et ses oeuvres, 1934). En plus, il y a des thèses de Médecine consacrées au Semmelweis de Céline...

5. Remarques sur "Les derniers jours de Semmelweis" par Tiberius de Györy, professeur à l'Université de Budapest. Cahiers Céline 3, Semmelweis et autres écrits médicaux. Textes réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard. Gallimard, Paris, 1977. 94-95.

6. Elisabeth Roudinesco : "Céline et Semmelweis : la médecine, le délire et la mort". Tchou, Paris, 1979. 99-100.

7. C'est évidemment une exagération "célinienne". Louis Destouches a bien pu lire l'article du professeur Pinard en français, ainsi que quelques biographies en allemand et en anglais. Mais il est très souvent en contradiction avec ses sources - en premier lieu Bruck, Hegar et Sinclair -, et on se demande s'il les avait vraiment étudiées... Une confrontation systématique de Semmelweis avec les sources citées (et peut-être lues) par Céline sera bien utile pour mettre en relief la méthode créatrice du futur romancier.

8. La première traduction, faite par András Hevesi, a paru en 1934, tandis que la deuxième est l'oeuvre de János Szávai (1977).

9. Grâce au succès du Voyage, Céline a pu la publier en 1933. Mais vers la fin des années 20, cette pièce, tout comme Semmelweis a été refusée par Gallimard.